

L'Obomsawin ou l'impossible paternité

François Ouellet

Volume 27, numéro 3 (81), printemps 2002

Daniel Poliquin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013322ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/013322ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, F. (2002). *L'Obomsawin* ou l'impossible paternité. *Voix et Images*, 27(3), 448–460. <https://doi.org/10.7202/013322ar>

Résumé de l'article

Cet article interroge les représentations des figures paternelle et maternelle dans *L'Obomsawin* de Daniel Poliquin. Il montre comment, à partir d'une attention particulière à la répétition d'éléments signifiants qui structurent le parcours des personnages, l'accession à la paternité symbolique paraît impossible d'une génération à l'autre; ou plus précisément, il s'agit pour les personnages de déconstruire la paternité qu'ils avaient patiemment construite. Au-delà de la faute, il resterait à obtenir l'innocence.

L'Obomsawin ou l'impossible paternité*

François Ouellet, Université du Québec à Chicoutimi

Cet article interroge les représentations des figures paternelle et maternelle dans L'Obomsawin de Daniel Poliquin. Il montre comment, à partir d'une attention particulière à la répétition d'éléments signifiants qui structurent le parcours des personnages, l'accession à la paternité symbolique paraît impossible d'une génération à l'autre; ou plus précisément, il s'agit pour les personnages de déconstruire la paternité qu'ils avaient patiemment construite. Au-delà de la faute, il resterait à obtenir l'innocence.

Dans une étude antérieure, j'ai proposé une analyse de la représentation de la figure du père dans l'ensemble de l'œuvre de Daniel Poliquin¹. En suivant les uns à la suite des autres les romans de Poliquin, de *Temps pascal* à *L'écureuil noir* (*L'homme de paille* est paru deux ans plus tard), j'ai voulu montrer combien évolue le traitement, par le romancier, de la figure du père — entendue comme tout trait symbolique qui fait office d'autorité dans l'imaginaire collectif (Dieu, le père de famille, la loi, l'Église, l'Institution, etc.) — et, partant, combien cette figure est déterminante pour la compréhension du projet romanesque. J'ajouterai seulement que *L'homme de paille* paraît marquer une «régression» dans la résolution du rapport conflictuel au père, comme si ce roman «défaisait» ce qui avait été péniblement acquis avec *L'écureuil noir*, nous ramenant à l'impasse de *La Côte de Sable*. Il suffit de rappeler que Benjamin Saint-Ours se fait faire des enfants sans qu'il en ait connaissance (il est plongé dans le coma), et qu'à la fin il est seul, dérivant sur une banquise dans le Grand Nord, rappelant l'errance systématique de l'Obom et de Jude. L'on ne saurait trouver de situation symbolique plus symptomatique d'une incapacité

* Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) sur la représentation de la figure du Père dans la littérature.

1. François Ouellet, «Se faire Père. L'œuvre de Daniel Poliquin», Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), *La littérature franco-ontarienne: enjeux esthétiques*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 91-116.

foncière à assumer la paternité et à s'inscrire conséquemment dans la communauté.

Dans le cadre de cet article, je souhaite revenir sur le deuxième roman de Poliquin, *L'Obomsawin*, et proposer une lecture qui approfondit les quelques pages que j'y ai déjà consacrées². Dans ces pages, j'ai insisté sur la relation entre l'Obom et le Déprimé, où le premier paraît tenir lieu de père symbolique pour le second, lequel parviendra à surmonter son sentiment de culpabilité au moyen de l'écriture d'une troisième biographie du peintre amérindien. Mais, comme toujours chez Poliquin, ce roman fourmille de personnages, qui n'ont pas moins d'importance en regard de la problématique qui nous occupe. Je traiterai d'abord des personnages fondateurs du village de Sioux Junction, qui sont les ancêtres de l'Obom. Dans «*Se faire père*. L'œuvre de Daniel Poliquin», j'ai souligné la révolte d'Obom à l'égard de la figure paternelle, sans pour autant mettre en évidence la façon dont le texte manifeste un rapport conséquent à la figure maternelle. J'y insisterai donc, ce qui me permettra d'introduire quelques personnages secondaires (Carmen Richer, Omer Grandmaître, Pierre Carrière). *L'Obomsawin* s'offre ainsi comme une sorte de «constellation du père», où toutes les figures du récit apparaissent surdéterminées, quant aux actions entreprises, par la métaphore paternelle.

Le Grand Récit

Dans *L'Obomsawin*, l'échec de la paternité s'offre comme un angle de lecture privilégié pour démonter la complexité narrative du roman, où s'entremêlent les destins de nombreux personnages répartis sur quatre générations. Il faut remonter aux origines du village de Sioux Junction, cadre de l'histoire, pour bien comprendre la logique qui préside à la représentation de la figure paternelle dans le roman. L'ascension des fondateurs du village, Charlemagne Ferron et Byron Miles, se soutient d'une révolte préalable contre le père. On sait combien Poliquin aime et excelle à synthétiser, lorsqu'il introduit un personnage, le passé de celui-ci. Or, pour Byron Miles comme pour Charlemagne Ferron, c'est la relation au père qui fait l'objet du récit passé, lequel est nécessaire non seulement pour comprendre ce que deviennent ces personnages, mais ce que seront leurs descendants.

Ordonné prêtre pour faire plaisir à son père, Charlemagne part en mission dans le Montana. Au contact de Louis Riel, figure exemplaire de fils révolté, Charlemagne «oublie lentement sa vocation³», jusqu'à se laisser

2. *Ibid.*, p. 97-100.

3. Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, p. 22-23. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle O, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

surprendre « en flagrant délit avec une petite Pied-Noir » (O, 23). Dénoncé à l'évêque à qui il doit répondre de ses actes, il préfère s'enfuir. La première image que nous avons de Charlemagne est donc celle d'un fils devenu symboliquement père trop vite (son ordination), ce que confirme sa révolte, par laquelle il retrouve une posture qu'il n'aurait pas dû quitter. La tradition orale veut que Charlemagne, après avoir erré quelque temps, se soit marié au Texas et ait eu des enfants. Mais « [s]a femme serait morte des fièvres, ses enfants aussi, on n'est pas sûr. De même, il aurait perdu tous ses biens dans un incendie » (O, 23). Une fois de plus, le récit court-circuite de façon on ne peut plus claire la volonté de Charlemagne de se faire père. La structure signifiante fera dès lors en sorte que Charlemagne rachète sa faute, condition *sine qua non* à la possibilité pour le personnage de devenir père. Dans cette perspective de rachat, le discours fonctionne à rebours : pour se faire pardonner, Charlemagne entre en contact avec un ancien confrère devenu vicaire, qui l'« absoul[t] de ses péchés » et lui demande de « racheter ses fautes en travaillant la terre et en fondant une famille » (O, 23). Cette fois-ci, Charlemagne peut devenir père. Alors il achète une terre dans le nord de l'Ontario, « où il pourrait recommencer sa vie comme bon il l'entendrait » (O, 24). « Recommencer sa vie », telle est aussi, dans *Temps pascal* et dans *L'écureuil noir*, l'expression par laquelle la relation du fils (Léonard Gouin et Calvin Winter) au père se dénoue.

C'est à ce moment précis que Charlemagne fait la rencontre de Byron Miles. Ils se lient immédiatement d'une amitié indéfectible, ce qui n'est guère étonnant puisque, lorsqu'ils se rencontrent, ils ont vécu des expériences qui témoignent d'une relation symbolique au père et de sa résolution qui les placent l'un et l'autre sur un terrain d'entente. Le vrai nom de Byron Miles, qui est d'origine ukrainienne, est Balthasar Szepticky. Parce qu'il avait « quelques petites fautes à se reprocher, entre autres le refus de faire son service sous les drapeaux russes », il a profité de « l'appel de l'ataman du village de Dnieprovok » (O, 25), dont il devient le serviteur, pour quitter en secret sa famille et son pays. On voit comment se met en place la question du père, où le rachat (se placer au service de l'ataman) se donne à lire en contiguïté avec l'acte de révolte (renier sa famille et sa patrie). La suite est à l'avenant. L'ataman a une fille, Natalka, dont Balthasar est amoureux et qu'il voudrait épouser. En Amérique, l'ataman exige deux ans de loyaux et bons services de Balthasar, en échange de quoi il donnerait à celui-ci Natalka. Deux ans et un jour plus tard, comme Balthasar a fermement et fidèlement travaillé, l'ataman « ren[d] grâce au ciel d'avoir trouvé en Balthasar un serviteur si fidèle, et peut-être même un fils » (O, 27). Toutefois, Balthasar ne veut plus de la fille, mais veut seulement être pardonné par celui qu'il considère comme son père : « En Ukraine, le juge m'avait condamné à trois ans de bataillon disciplinaire en Sibérie. J'ai purgé presque toute ma peine, mais auprès de vous, qui m'avez traité en fils. Maintenant je suis libre. Bénissez-moi, mon père, car

un long voyage m'attend.» (O, 27) Être pardonné, soit, c'est un juste retour des choses; avoir la fille en plus, cela n'est pas *encore* possible. Charlemagne a perdu femme et enfants; Balthasar est plus sage, moins impétueux ou plus intuitif, il sait bien n'être pas prêt à devenir père. Plutôt que de risquer de perdre sa femme, Balthasar préfère y renoncer. Ainsi fonctionne la structure signifiante du texte.

Comme Charlemagne au lendemain de son absolution, Balthasar peut espérer refaire sa vie. Il avait dit à l'ataman que son voyage serait long. Il ne pouvait pas mieux dire. Trois tentatives de repartir à zéro, qui traduisent non pas l'accès à la paternité mais la difficulté du passage vers la possibilité de paternité, caractérisent le parcours de Balthasar.

Première tentative: Byron s'engage dans la Police montée. Lire: il est symboliquement monté en grade, il occupe maintenant une position qui le place du côté de la Loi. Afin de mieux s'intégrer, il change de nom, puis «s'efforc[e] de parler l'anglais avec le plus pur accent britannique» (O, 29). Or, devenu Byron Miles, le personnage maintient la révolte à l'égard du père, dont le nom est biffé. C'est là un effet de signifiant qui se superpose à l'effet de réel (Szepticky est un nom imprononçable au Canada, il faut le changer). En outre, Byron commet une infraction au code vestimentaire, ce qui lui vaut d'être sanctionné par un caporal «bon à rien» (O, 29). Alors Byron déserte (il est dégradé d'une position paternelle qu'il ne saurait assumer) et cherche encore une fois à «recommen[cer] à zéro» (O, 30).

Deuxième tentative: Byron fait de la contrebande. Le mot est significatif: étymologiquement, de l'Italien *contrabbando*, il s'agit d'agir «contre le ban», c'est-à-dire, selon l'origine francique du mot «ban», contre la loi, contre l'interdit. L'acception moderne du mot, nous apprend le *Robert*, est la proclamation solennelle d'un futur mariage (publications des bans). Ainsi faut-il comprendre, à partir de la façon dont se noue au sens ancien du mot le sens moderne par rapport à l'acte même de contrebande, que Byron Miles ne pourra accéder à une éventuelle paternité, et donc prendre femme, tant qu'il sera au ban de la société. Après cinq mois de trafic de fourrures et de whisky, Byron rencontre Rhian, une galloise émigrée au Minnesota, dont il devient amoureux. Son amour le convainc qu'il doit «redevenir honnête». Alors il se fiance dans l'espoir de s'établir définitivement, «mais en homme marié et en bon père de famille» (O, 31). Or, Byron change pourtant d'idée une seconde fois: après avoir refusé la fille de l'ataman, il préfère partir chercher de l'or dans le nord de l'Ontario, puis épouser Rhian une fois riche. Il ne s'agit plus de faire fortune par la contrebande, par le crime, mais d'y parvenir par la prospection, celle-ci rachetant celui-là. C'est là que, fort de la possession de pièces d'or, symbole paternel par excellence de la société capitaliste, Byron pourrait enfin envisager de se marier.

Troisième tentative: Byron erre en vain, pendant quatre mois, à la recherche de pépites d'or, puis trouve refuge, «à moitié mort de fatigue et de faim», dans la cabane de Charlemagne. Ici se rejoignent les destins des personnages, coïncident deux itinéraires repentants, deux figures de fils révoltés enfin prêts à recommencer leur vie, c'est-à-dire à devenir pères, l'un comme l'autre ayant tout perdu ou n'ayant plus de biens, mais ayant la bonne idée de mettre leur volonté et leur désir en commun pour construire quelque chose de solide, pour se fabriquer une paternité symbolique digne de ce nom. Deux actes fondateurs prétendent en témoigner: ils engrossent une Siose égarée, qui accouchera de Francis Obomsawin, puis fondent le village de Sioux Junction, là où se sont croisés deux fils qui cherchaient à trouver leur place dans la vie.

On le voit, dans les deux cas, les parcours sont symboliquement les mêmes: révolte (faute), châtement, rachat, désir de refaire sa vie, capacité, du moins apparente, de se faire père. Pour exprimer la réussite de cette paternité, Poliquin ne lésine pas sur les symboles. Tandis que Charlemagne devient le premier maire de la ville, le premier député de la région et qu'il cumule toutes les charges publiques, Byron développe brillamment l'économie locale, devient rapidement très riche (au bout de six ans), fait venir Rhian à Sioux Junction, qu'il épouse avec la bénédiction de Charlemagne.

La faute originelle

Et pourtant, cette trop belle histoire se termine mal pour les fondateurs de Sioux Junction, petite ville destinée à être rayée de la carte trois générations plus tard. Quelle fatalité frappe les fondateurs? Quelle faute ont-ils commise? Et il faut bien que ce soit une faute immense pour que le châtement soit de l'ordre de cette démesure: annuler l'existence même du lieu où ils avaient érigé leur paternité. Moïse ayant renié son père adoptif, le puissant Pharaon, et les dieux du polythéisme se trouve une nouvelle terre d'élection et fonde le monothéisme, par lequel il s'élève comme figure patriarcale exemplaire. Nietzsche ayant pris acte du meurtre de Dieu s'écrie: «La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous? Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux pour du moins paraître dignes des dieux⁴?» La réponse à cette interrogation angoissée sera la théorie du surhomme. Ces deux exemples suffisent à faire comprendre l'invariable logique du parricide: de la même façon que le fils parricide est convié à un destin d'exception selon une intériorisation conséquente de la grandeur de la figure destituée, le châtement, qui ne peut manquer de se produire si le principe d'accès à la paternité sym-

4. Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, dans *Œuvres*, t. 2, Paris, Laffont, coll. «Bouquins», 1993, p. 132.

bolique est vicié, sera à son tour proportionnel à la réussite exceptionnelle du fils qui a voulu se faire père impunément. Il en ira ainsi pour Charlemagne et Byron. Du reste, avec leur ville, c'est leur nom qui sera biffé. Charlemagne a épousé Marthe, une catholique très pieuse et zélée, dont il a eu deux filles. Il n'a personne à qui léguer son nom. Même destin pour Byron : il a eu plusieurs enfants avec Rhian, mais, apprendra-t-on, « [t]ous sont morts aujourd'hui, sans descendants⁵ » (O, 99). Indéniablement, c'est bien le signe que, sous-jacent à la fabrication de la paternité, un nouveau châtiment opère, semblable à celui qui a fait perdre autrefois à Charlemagne sa femme et ses enfants. Le récit des origines, c'est l'impossible paternité.

On le voit, cette interrogation est fondamentale, car elle donne au roman et à ses principaux personnages (l'Obom et le Déprimé) tout leur sens : pourquoi les fondateurs sont-ils condamnés à échouer dans leur projet de paternité ? Quelle faute auraient-ils donc commise, après s'être rachetés une première fois ? Pour trouver cette faute, il suffirait d'observer comment les paternités se déconstruisent, surtout en ce qui concerne Charlemagne, car le père des pères, c'est certainement lui — il est le premier arrivé sur les lieux de ce qui deviendra Sioux Junction, mais il a en outre sauvé Byron d'une mort à peu près certaine et a célébré son mariage. À propos de la façon dont le texte déconstruit la paternité, notons seulement que Marthe efface l'héritage légué par son mari en cédant ses filles aux frères Sauvé — je souligne l'ironie de ce patronyme à coloration religieuse —, riches propriétaires de la scierie qui embauche la moitié de la ville. Que les fils Sauvé, qui détiennent le pouvoir économique et les filles du maire, aient délogé le père afin de devenir eux-mêmes pères, cela est dans la logique signifiante des choses. Aussi, Charlemagne vient-il à peine de mourir que les fils modifient considérablement l'organisation sociale de Sioux Junction, obéissant à la veuve Ferron « au doigt et à l'œil, sans quoi pas d'héritage, tout pour l'Église et rien pour eux ! » (O, 97)

Cela dit, je reviens à *la* faute. Il y a faute tout simplement parce que les fondateurs n'ont jamais reconnu légalement leur paternité envers l'enfant qu'ils ont fait à la Siouse pour sceller, en quelque sorte, leur union, leur entente politique, sociale et économique. Dans cette union, ils ont négligé l'essentiel, qui les rattrapera à travers le destin du bâtard Francis Obomsawin (Francis Ferron ou Francis Miles, tel aurait dû être son nom), puis de Tom Obomsawin, dit l'Obom.

J'ai dit que Ferron était *le* père. Ajoutons encore que lorsque le narrateur parle de Francis Obomsawin, c'est en fonction de Charlemagne, jamais

5. Sans compter que nous apprenons, dans *La Côte de Sable*, que les enfants de Byron Miles vont ni plus ni moins aller jusqu'à renier leur père (*La Côte de Sable*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2000, p. 202). Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle CS, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

en fonction de Byron, bien que les rapports entre Francis et «celui qu'il croyait être son père, le grand Charlemagne», furent toujours «des rapports francs mais sans chaleur» (O, 95). En outre, c'est Charlemagne qui a baptisé la Siousse «Obomsawin». Charlemagne est donc, par rapport à Byron, plus que père. On ne s'étonnera pas qu'il meure le premier — le récit commence par déboulonner *la* référence des références —, donc avant Byron, lequel devient conséquemment une «victime indirecte de la mort de Charlemagne» (O, 98). Victime parce que, au terme de sa vie, Byron aura à racheter la faute de Charlemagne, qui est aussi la sienne. C'est là l'enseignement qu'il va tirer de la mort de son ami, car «la mort de Ferron provoqua chez lui une crise de réflexion, lui qui auparavant n'avait pensé qu'à s'enrichir» (O, 98). Comment réparer? Simple calcul: comme le péché envers Francis est la non-reconnaissance du nom du père, de l'identité paternelle, il s'agira pour Byron de renouer avec sa propre identité, qu'il avait reniée en débarquant en Amérique; si la faute envers Francis Obomsawin disqualifie tout le projet paternel auquel les fondateurs avaient réussi à donner corps, c'est donc logiquement en revenant au point de départ, afin d'effacer le parcours discrédité, faux parcours, que réparation pourra être faite. Ainsi, Charlemagne décédé, voit-on Byron qui, à la fin de sa vie, «[s]eul comme le roi Lear» (O, 99), abjure la foi anglicane et reprend son vieux nom ukrainien. Il fait construire une église ukrainienne et passe la fin de sa vie à tailler des bancs de bois. En vérité, ce n'est pas Francis Miles que Francis Obomsawin aurait dû s'appeler, mais Francis Szepticky.

L'odeur de la mère

Dans *Mémoires d'un homme singulier*, Emmanuel Bove fait dire à son narrateur, qui est un bâtard, que «c'est le départ qui compte le plus dans la vie». Or, malheureusement, si le départ est mauvais, le reste l'est aussi, car «[s]ouvent une certaine situation se prolonge bien que les circonstances qui l'ont provoquée se soient évanouies⁶». Il en est de même dans *L'Obomsawin*, où le bâtard Francis Obomsawin donnera naissance à Flore Obomsawin, laquelle se fera faire un enfant, Tom Obomsawin, par un grec de passage, Christos Sperdouklis. L'Obom, qui ne connaîtra jamais son père, porte, comme sa propre mère, le nom de l'ancêtre maternel. Curieusement, si le père de la deuxième génération (Francis Obomsawin) réussit à transmettre son nom (qui lui vient de sa mère), c'est sa fille elle-même (Flore Obomsawin) qui va à son tour transmettre son nom à son fils, Tom Obomsawin. Manifestement, le texte oppose une résistance certaine à la transmission du nom du père, et en particulier de la transmission au fils du nom du père. D'emblée, le texte affirme, avec insistance, la primauté du signifiant maternel au détriment du signifiant paternel. C'est

6. Emmanuel Bove, *Mémoires d'un homme singulier*, Paris, Calmann-Lévy, 1987, p. 72 et 109.

le premier signe de l'attachement oedipien du fils à la mère, dont le parcours subséquent de l'Obom ne cessera de rendre compte.

L'enfance d'Obom est marquée par un traumatisme qui orientera le sens de sa vie. À six ans, Tom a été retiré à sa mère par le service régional de l'Aide à l'enfance, qui a placé l'enfant dans une famille américaine. Trois ans plus tard, Tom parvient à se sauver et à revenir chez lui, où sa mère l'accueille comme un « prince ». Il semble que ce mouvement de coupure et de retrouvailles — nous le verrons par la suite — contienne déjà tout le destin du personnage. La structure signifiante du texte est ainsi construite que le discours n'aura de cesse, jusqu'à la mort du personnage, qui coïncide avec la fin du roman, de notifier la quête de la mère. Le retour d'Obom des États-Unis devient ainsi emblématique de la recherche inconsciente de toute une vie. Le narrateur insiste d'ailleurs : « Dans l'esprit d'Obomsawin, encore aujourd'hui, c'est le souvenir le plus vivace de toute son existence, cette scène de retrouvailles. » (O, 60) Toutefois, cette scène est d'emblée contredite par un élément externe : en effet, si Tom n'a jamais oublié sa mère, celle-ci, entre-temps, n'a surtout pas oublié de refaire sa vie (avec un dénommé Larry). À vrai dire, « depuis que son petit gars s'était sauvé des États-Unis, elle trouvait que ce n'était plus son petit gars à elle, qu'il était comme un autre » (O, 131). Aussi, après la fameuse scène des retrouvailles, la relation entre le fils et la mère va se détériorer, jusqu'à ce que la régression se donne à lire symboliquement dans les termes d'une nouvelle séparation : à la suite de l'incendie de l'école primaire, allumé involontairement par Tom, le juge de la Cour familiale décide de retirer à Flore son fils pour l'envoyer à l'école de réforme d'Alfred, où il pourra apprendre un métier. Tom passe quatre ans à l'école de réforme, où il se passionne pour le dessin, se découvrant une vocation : la peinture.

D'une séparation à l'autre, les circonstances exacerbent chez le personnage un intolérable sentiment de séparation d'avec la mère, que le texte va manifester par un clivage systématique, eu égard au désir d'Obom, entre les signifiants maternel et paternel. L'incendie de l'école primaire est un premier symptôme de cette dynamique. Devenu un peintre célèbre, l'Obom est accusé d'avoir mis le feu à la maison maternelle, qui contenait ses toiles historiques représentant les fondateurs du village. Cet acte signe le rejet symbolique d'un héritage pernicieux certes, mais, d'autre part, ce qui brûle, ce qui est gommé par cet acte purificateur, c'est le lien entre le père fondateur et le lieu maternel. On sait que, à part sa production historique, Tom s'est spécialisé dans l'art amérindien. C'est par cet art qu'il atteindra la célébrité et assurera sa postérité. À vrai dire, sa production historique, qu'il finit par renier, s'oppose à sa production amérindienne, par laquelle il rend hommage à l'origine maternelle. Comme il le dit lui-même, il n'est pas un vrai amérindien, mais un amérindien seulement « du côté de [s]a mère » (O, 148). Sa production artistique s'impose comme la reformulation interminable du lien fantasmé à la

mère ou, plus précisément, comme la tentative de retrouver le lien à la mère. En même temps que la peinture amérindienne nomme l'identité maternelle, elle inscrit l'irréversible processus de symbolisation par lequel le sujet a été à jamais clivé et partant séparé de la mère : être amérindien, c'est être a-mer, donc être sans mère, coupé de la mère. Dans cette optique, on comprend pourquoi, lorsque Tom est emprisonné en Europe, il est libéré seulement après qu'on ait «établi la preuve de son amérindianité» (O, 112); en effet, du moment où l'on reconnaît qu'il est a-mer, il n'est plus menaçant : le père-Loi le libère.

Le premier amour de l'Obom, le seul que rapporte sa biographie, témoigne de la même coupure radicale, du même échec. Durant l'été qui a suivi son retour de l'école de réforme, Tom a eu une aventure avec Carmen Richer, une jeune fille de son âge. Il lui a fait un enfant, puis, dans les mois suivants, il est parti pour l'étranger. Tom «n'a même jamais demandé de ses nouvelles, ni d'elle ni de l'enfant» (O, 135), reproduisant exactement l'attitude de son propre père et, dans une moindre mesure, l'attitude des fondateurs de Sioux Junction : son enfant ne portera jamais son nom. Or, à l'évidence, la structure signifiante du texte rend compte d'une relation incestueuse entre Tom et Carmen, dont le prénom traduit une fois de plus l'interdit. «Carmen» contient en effet le signifiant anagrammatique de l'origine maternelle (a-mer). Si Tom abandonne Carmen, c'est parce que sa conscience coupable ne l'autorise pas à posséder la mère et à devenir père. Il reste condamné aux limites de la révolte, de la marginalité, de l'errance. On le sait, à la suite de son aventure avec Carmen, l'Obom voyagera pendant des années sans jamais se fixer définitivement.

Condamné à la solitude, c'est par la mort seule que l'Obom peut espérer retrouver la mère. Si l'Obom passe ses journées sur un banc à attendre la mort, c'est parce qu'il y «respire la vie, par bouts» (O, 158), c'est-à-dire l'odeur de la mer : «Quand je viens ici, sur mon banc, je guette les moments où la rivière se calme. Des fois, les bancs de poissons qui passent jettent des bouffées d'odeur qui me rappellent la mer, qui me rappellent... qui me rappellent la vie» (O, 159). Qui rappellent donc la mère, l'origine de la vie. L'Obom précise que la première fois qu'il a senti l'odeur de la mer, c'est l'odeur de Carmen qu'il a cru retrouver (O, 158), ce qui nous ramène d'ailleurs à l'émotion qui fut la sienne, enfant, en retrouvant sa mère à son retour des États-Unis : «Il a reconnu ses odeurs à elle : l'odeur de sa bouche qui sent le bonbon et le tabac, l'odeur de ses aisselles, elle sent fort comme avant parce qu'elle travaille dur.» (O, 60) C'est donc l'odeur de la mère/mer qui seule compte pour Tom à la fin de sa vie, dont le patronyme, rappelons-le, est celui de la mère. C'est à la lettre qu'il faut prendre l'affirmation suivante de l'Obom : «tous les hommes sont faits d'eau et viennent de la mer» (O, 158). C'est la grande leçon qu'il apprend à la fin de sa vie. Qu'est-ce à dire? sinon que le nom du père, la loi symbolique ne fait pas le poids devant l'insondable lien à la mère — qui

triomphe par la mort de chacun. De la même façon, à la fin de *La Côte de Sable*, Jude se trouverait — il faut parler au conditionnel, car la narratrice ignore exactement où vit Jude — isolé sur la « Terre-Neuve » « devant la mer sans hommes » (CS, 303); et la dernière scène de *L'homme de paille* nous montre Benjamin Saint-Ours, autre bâtard, dérivant sur une banquise dans le Grand Nord, seul face à la mer. Dans *L'Obomsawin*, la fin du roman appelle non seulement la mort de l'Obom, mais celle de tout un village condamné à court terme à être englouti par « les eaux du barrage de la Kinashobi » (O, 157). Le principe premier sera le dernier.

En dépit d'une haine à l'égard du père qui pactise avec un désir incestueux, l'Obom n'en est pas moins parvenu à se hisser au rang de figure paternelle, ce dont témoignent sa consécration comme peintre et le regard que pose sur lui le Déprimé. Il faut bien, dans ces conditions, qu'une autre figure du roman ait pu permettre à l'Obom de se faire père pour les autres — ce qui ne l'empêche pas de rester le fils d'un autre, au contraire : Tom (un p'tit homme) ne sera jamais vraiment un homme (Obom), mais plutôt un « bum » (Obom), assujetti à l'O de la mère (Obom). Reste qu'on est toujours le Jacques d'un maître, si je puis dire. Dans *L'Obomsawin*, ce « maître » c'est Omer Grandmaître, qui était maître de musique à Sioux Junction. Si ce patronyme exprime la qualité proprement technique du musicien, il est surtout l'expression d'un signifiant paternel digne de reconnaissance et d'identification; se juxtapose à ce signifiant un prénom qui contient les vocables « O » (eau) et « mer », redoublement signifiant qui affirme la grandeur de ce personnage qui « contient » la mère en lui, à qui la mère appartient. Il est l'expression symbolique d'une figure paternelle qui canalise la révolte, régularise le processus œdipien et permet l'intégration sociale du fils. C'est pourquoi on ne s'étonnera pas si « [c]est un peu par lui que l'Obomsawin est venu au monde » (O, 71). Car l'« Obomsawin, même s'il n'a aimé personne de sa vie, dit être né à l'art par le père Omer Grandmaître » (O, 79). Celui-ci est d'abord le père symbolique qui comble l'absence du père biologique, Christos *Sperdouklis*, dont le nom inscrit, par la perte, un déni de la fonction du père (perd). Dans un sens, le destin de l'Obom, marqué par une séparation fondamentale dont fait état jusqu'à sa production artistique, actualise la perte ou la séparation dont était marqué ce *Sperdouklis* qui, pour cette raison, avant lui, ne pouvait lui-même assumer sa paternité.

D'autre part, Grandmaître permet de racheter l'acte du fondateur Charlemagne Ferron. Grandmaître, comme Ferron, est né à Saint-Ours sur le Richelieu — on voit au passage dans quelle filiation *signifiante* problématique s'inscrit le héros de *L'homme de paille*, Benjamin Saint-Ours; et de la même façon que Ferron était « un peu le père des petits Obomsawin, dont Francis » (O, 94), Grandmaître est « un peu » le père de Tom. Sauf que Tom a librement choisi son père, un peu comme le petit Gabriel de *L'écureuil noir*, un autre bâtard, se trouve un père dans la figure de

Calvin Winter. Sur ce plan, Grandmaître s'oppose au *contremaître* Rancourt, qui espérait, avec un peu de chance, faire de Tom — dont il est le patron sur le chantier où celui-ci, à son retour de l'école de réforme, s'est trouvé un emploi — un contremaître. « Avec ça, il pourrait se marier, faire une vie normale, des enfants, être bien. » (O, 129) Il ne faudra pas plus que ce discours de la « normalité » (qui coïncide en outre avec l'aventure de Tom avec Carmen Richer, laquelle offre un contre-exemple au discours de celui qui prétendait s'offrir comme contre-maître au père élu par Tom) pour que Tom laisse son travail et parte errer sur les routes du Japon, de l'Amérique du Sud et de l'Europe.

La mère figure comme une sorte de point d'ancrage, à partir de quoi se détermine le destin du fils et se manifeste sa révolte à l'égard de la figure du père ; et tels le flux et le reflux de la mer, le parcours du personnage déconstruit à la fin ce qui a été fait pour revenir au point de départ, comme si sa vie se partageait en deux parties et que, parvenu au sommet, il fallait forcément redescendre, mais en spirale, avec le poids acquis d'un certain enseignement. Un premier tracé part de la mère pour accéder à une forme institutionnalisée de paternité symbolique : enfance de l'Obom avec sa mère, exil de force aux États-Unis à cinq ans, retour dans son village marqué par l'incendie de l'école, départ pour l'école de réforme où il découvre le dessin, devient un peintre célèbre. Un second tracé déconstruit la célébrité (la paternité symbolique), afin d'opérer un retour à la mère : refus de sa peinture historique, incendie de la maison maternelle, errance en Europe, puis attente de la mort-mère.

Devenu vieux, l'Obom redevient Tom, un enfant. Comme Charlemagne Ferron et Byron Miles, la grandeur symbolique à laquelle l'Obom accède est, en bout de ligne, fatalement dénoncée comme une imposture aux yeux du principal intéressé. De façon systématique, les personnages masculins sont confrontés à une impossible paternité, leur vie même apparaît profondément déterminée par cet écueil. *L'Obomsawin*, c'est autant le roman d'un fils incapable de devenir Père (Tom Obomsawin) que d'un père qui a oublié trop vite qu'il n'était qu'un fils (le Déprimé) et de Pères qui, sous leur apparence de pouvoir symbolique — figures de Père des Grands Récits mémoriaux —, apparaissent condamnés par une sorte de fatalité à n'être jamais que des fils (Charlemagne et Byron). D'une figure à l'autre, d'une génération à l'autre, toujours le même constat : une incapacité foncière à être Père — qui, chez l'Obom, se trouve redoublée par l'expression d'un rapport incestueux à la mère. Tant il est vrai peut-être, comme le dit Lacan, que « [s]i tant est que pour chaque homme l'accession à la position paternelle est une quête, il n'est pas impossible de dire que, finalement, jamais personne ne l'a vraiment été complètement⁷ ».

7. Jacques Lacan, *Le séminaire IV. La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 205.

L'innocence

Au terme d'un parcours saturé d'échecs et de culpabilité pour les principaux personnages du roman, il leur reste à obtenir l'innocence. C'est tout le sens du procès d'Obom, dont tout au long du roman le lecteur attend le verdict; procès dont la dimension et la portée symboliques débordent de beaucoup la donne événementielle. Un événement particulier de la vie d'Obom s'impose pour comprendre la portée symbolique de l'innocence qui lui sera reconnue. Il s'agit de l'intervention de Pierre Carrière, un diplomate en poste à Stuttgart, qui fait libérer Obom de la prison à Berlin. Ce personnage endosse par avance l'attitude bienveillante ultérieure des juges et des avocats: il libère Obom, l'innocente une première fois. La conséquence de son action sera une promotion: «pour avoir fait libérer un citoyen canadien, il a été promu: on l'a affecté au cabinet du ministère des Affaires extérieures à Ottawa» (O, 114). Surtout, sa promotion a conduit à son mariage avec Carmen Richer (O, 114). «Le monde est petit», commente le narrateur. Surtout, dans l'économie de la chaîne signifiante, il est évident que si l'innocence d'Obom se paye par la promotion (la reconnaissance) du Père, cette première intervention coûte cher: Obom perd la femme. Ce qui est logique: reconnaître le Père, c'est lui accorder la femme; être innocent dans ces conditions, c'est accepter en apparence d'être bien sage, de passer le reste de sa vie assis sur un banc à attendre la mort.

À la fin, l'Obom est innocenté une dernière fois — cette fois-ci, de l'incendie de la maison maternelle, qui contenait les toiles historiques du peintre. Une fois de plus, ceux qui innocentent l'Obom montent en grade, raffermissent symboliquement leur position paternelle: l'avocat de la couronne «a été nommé juge à la cour criminelle» (O, 157); l'avocat de la défense vient de se trouver un emploi «à gros salaire» dans un bureau d'avocats (O, 157); le juge Kendrick s'est «réconcilié avec sa famille» (O, 157). Mais cette fois-ci, l'Obom, ayant déjà perdu ce qu'il n'espère que retrouver, meurt enfin, libéré du poids de sa faute. Du reste, c'est bien la mère de l'Obom «qui a toujours dit qu'il était rien qu'un innocent» (O, 149)...

Le fin mot du roman, ce pourrait donc être celui-ci: de la même façon que la mère est à retrouver, l'Histoire est à recommencer. Il semble que l'innocence soit à cette condition. On se rappelle que le reniement de Francis Obomsawin par les pères-fondateurs appelait un nouveau châtiment proportionnel à la faute (la liquidation, c'est le cas de le dire, de Sioux Junction). Byron, qui avait commencé sa révolte par une peine de deux ans à purger auprès de l'ataman, finira sa vie par une autre peine à purger, cette fois-ci à l'ombre de l'Église ukrainienne. La paternité est impossible; reste le pardon: l'Obom passera la dernière année de sa vie assis des jours durant sur un banc construit précisément par Balthasar

Szepticky. Ce n'est pas un hasard. Si à la fin l'Obom meurt innocent, c'est aussi parce qu'il a reconnu l'innocence de ses pères, parce qu'à travers lui ils ont été acquittés. Sioux Junction disparu, l'Histoire effacée, l'Obom décédé, ce sera au Déprimé, lui-même ayant réussi à surmonter sa conscience coupable grâce à une identification positive à l'Obom, d'écrire une nouvelle histoire.

Cela m'inspire une dernière pensée : si le fin mot du roman est que l'Histoire est à recommencer, le fin mot de l'ensemble de l'œuvre de Poliquin, telle qu'elle se présente jusqu'à maintenant, est que l'histoire (la mise en fiction) aussi est à recommencer. Alors que le recommencement de l'Histoire opère un retour à la mère, le recommencement de l'histoire confronte la question du père et rejoue donc les conditions symboliques dans lesquelles un tel retour est possible. On connaît peut-être la phrase de Camus : « À mauvaise conscience, aveu nécessaire. L'œuvre est un aveu, il me faut témoigner⁸. » Écrire, c'est se définir comme conscience coupable. De Léonard Gouin, le très timide personnage-narrateur de *Temps pascal* — seules quelques marques de son discours le trahissent comme narrateur —, à Calvin Winter — qui réalise en quelque sorte les promesses contenues chez le Déprimé — en passant par Jocelyn Joannis (Nouvelles de la capitale), l'histoire est à réécrire. Si les romans s'enchaînent, c'est bien parce qu'il y a toujours un personnage qui prend la relève de l'autre, qui paraît naître de la vie même promise à l'autre. Mais s'il en est ainsi, c'est que l'innocence est à chaque fois à reconquérir au détriment de la conscience coupable. Au-delà de la vie et de l'Histoire qui sont à recommencer, il y a surtout une œuvre qui n'en finit plus de devoir s'écrire...

8. Albert Camus, *Carnets (mai 1935-février 1942)*, Paris, Gallimard, 1962, p. 16.